

—Paul! murmurait la comtesse. Personne ne me parle de Paul!

Derrière la calèche, à la place du valet de pied, il y avait un homme chaudement enveloppé dans un ample manteau. Cet homme se penchait parfois sur la capote relevée pour regarder la comtesse Louise. On aurait pu reconnaître alors les cheveux fades et les cils blondâtres de sir Arthur brillant aux rayons de la lune.

On rencontre parfois chez les Anglais de chevaleresques dévouements. Peut-être que sir Arthur avait choisi cette voie pour arriver plus vite et livrer bataille à l'incendie.

Au tournant des peupliers, ce fut un magnifique et horrible tableau. La villa n'était qu'une immense gerbe de flamme, éclairant ce doux paysage où naguère il y avait tant de bonheur!

Les hussards attaquaient le feu, et avec quelle vaillance! Qui n'a vu nos soldats français aux prises avec ces tempêtes embrasées n'a jamais admiré le sublime transport de la vaillance humaine!

On les voyait se lancer en masses, comme si la charge eût sonné, comme si l'ennemi eût été de chair et d'os; on les voyait attaquer, tête baissée, le fulgurant colosse. La plupart étaient repoussés au premier choc, mais certains passaient: des démons, des salamandres, qui s'agitaient, noirs, dans la rouge fournaise.

—Paul! criait la comtesse Louise. Paul est-il sauvé?

Le colonel Roland s'était élancé hors de la calèche. Il gravissait la colline.

Sir Arthur sauta à terre et le suivit, laissant Louise plus qu'à demi évanouie.

Des blessés passaient, portés sur des brancards. Louise n'osait plus interroger, mais elle entendit qu'on disait:

—Il n'y a plus que l'enfant en haut, tout en haut de la maison!

Louise joignit les mains, prononça le nom de Dieu et tomba sans connaissance.

XXXI.—LE PÈRE DU COLONEL.

Il y avait tout en haut de la villa une chambre solitaire, d'où la vue était splendide. De là, un véritable panorama se déroulait autour du regard. Le colonel comte de Savray avait fait de cette pièce son cabinet de travail. Il y couchait souvent.

Après le grand dîner du pavillon, donné en imitation du gala de la préfecture, le vicomte Paul, « qui était papa, » avait absolument voulu être comme papa et coucher dans la chambre du travail.

Tous les convives du vicomte Paul étaient un peu gaillards. Si Wellington s'était montré il y aurait eu grabuge. Wellington, fidèle à sa prudence historique, ne se montra pas. On laissa faire le vicomte Paul comme il voulut. Fanchon et Joli-Cœur, après l'avoir mis, glorieux et joyeux, dans le grand lit, se retirèrent.

Or le vicomte Paul avait oui dire que son papa s'enfermait dans la chambre de travail. Dès qu'il se sentit seul, il se leva et alla, pieds nus, tirer le verrou. Après quoi, tranquille et sûr d'avoir singé consciencieusement son papa, il se recoucha pour bientôt ronfler comme un vicomte qui a fait bombance.

Joli-Cœur et Fanchon la nourrice restèrent à

causer. Ils parlèrent de cette étrange histoire, racontée à la préfecture par Mme Lancelot, des domaines. Il paraît que cette histoire était vraie, puisque Joli-Cœur et Fanchon, témoins oculaires, ne donnaient point de démenti au bizarre récit que nous avons entendu. Mais il paraît aussi que Mme Lancelot, des domaines, ne savait pas tout, car Fanchon et Joli-Cœur parlaient d'un malheur...

Ils disaient: Quel dommage! Un homme qui avait été, jusqu'à soixante ans, le plus digne seigneur de la terre!

Comme nous n'avons aucune raison de garder le secret, nous dirons en deux mots de quel malheur il s'agissait.

Le père du colonel, honnête gentilhomme, était venu habiter Lamballe avec le jeune ménage. À dater de cette nuit mystérieuse, qui fut suivie de tant de prospérités, le bonhomme devint méconnaissable. On ne peut prétendre qu'il eût perdu la tête, car il raisonnait fort bien; mais, selon l'expression de Fanchon, « un diable était entré dans son corps! » Il scandalisait la ville par ses débauches, il blasphémait comme un damné, il buvait comme une éponge, il volait...

Il volait! Un vieux gentilhomme! Il faisait pis encore. Je ne sais pas, en vérité, comment Mme Lancelot ignorait cela. Si elle l'avait su, quel succès à la préfecture! Il est vrai que les Savray avaient quitté Lamballe peu de jours après le passage du fantastique voyageur.

Une nuit, le père du colonel avait disparu. Les gendarmes...

Mon Dieu, oui! Joli Cœur et Fanchon pensaient que le bonhomme avait fini ses jours en prison.

Et Fanchon disait en secouant la tête:

—Quand l'UN se montre, l'AUTRE n'est pas loin...

L'un, c'était Isaac Laquedem; l'autre, c'était Ozer, le soldat au vinaigre et au fiel.

XXXII.—COMME ON BRULE.

Il y a sur nos grèves un singulier petit animal qu'on nomme un *bernard-l'ermite*. C'est un crustacé qui, pour la forme, tient milieu entre le crabe et le homard. Pour la taille, il est moitié d'une crevette, et ne sert absolument à rien.

Son état est de tuer les bigornes, pour les manger d'abord et ensuite pour s'emparer de leurs maisons.

Ainsi fait ce misérable soldat Ozer, troisième sorte de Juif errant. Il a ce terrible pouvoir d'introduire son âme indigne dans le corps des honnêtes gens, et alors, va comme je te pousse! Un saint de cinquante-huit ans peut se faire guillotiner avant la soixantaine, quand il a le soldat Ozer au corps.

A combien de catastrophes la vie humaine n'est-elle pas exposée, en dehors même de la garde nationale, des effets toujours fort inquiétants de la foudre, et des tremblements de terre, quand on habite la Martinique!

—Quand l'UN se montre, l'AUTRE n'est pas loin, nous a dit Fanchon la nourrice.

Il paraît certain que ce diabolique soldat Ozer parcourt les mêmes parages qu'Ahasverus, le Juif Errant n° 1. Quant à Cataphilus, portier de Ponce Pilate et Juif Errant n° 2, il ne fait pas grand bruit dans le monde.

Pendant que Fanchon et Joli-Cœur causaient, se